

FARID MOHAMED ZALHOUD



"Afgan Zund Argan" Semblable à l'arganier

Peinture de FARID MOHAMED ZALHOUD

publié en pdf par diogene.ch

copyright/copyleft : F.M.Zalhoud/diogene.ch 2007.

Le texte est disponible selon les termes de la licence libre "créative commons" (<http://creativecommons.org/licenses/by-nc/2.0/fr/%20>)

Première partie :

Etincelles

Femme jaune

Le même que porte la femme jaune est chétif
Faim, si tu étais un homme, je te trancherais vif
Ces petits affamés, ces petits nus damnés à errer
Tu en souffres ô mon cœur car la main est navrée
Si seulement j'étais un crésus bonasse je vous gaverais
De quignons, de fringues ; hélas ! Défaite j'essuierais
O vie, tu es pour la veuve telle la pierre jamais molle
O langue, on dirait que tu te voiles quand je t'aborde
Ces mots dont j'ai grand besoin semblent te faire défaut
De l'ennui je me suis dépêtré par des poèmes placebos
A quoi rime enfin que l'on profère vaine parole ?
Mes larmes coulent vers la mer ; la terre en déborde

Les hommes sont rares ; je ne vois nul qui te rassure
O femme abandonnée et de grossesses alourdie
Le chemin de l'errance est long, point clair mais obscur
Celui qui le bat en est las, ni éteint ni abouti.

Clémence

Salut, clémence ! La vie nous pointe du doigt le parcours
Terrasse où toi et moi nous courrons nuits et jours
Le temps file et la terre me guette
Mais l'amour est l'herbe où paît le poète

Je suis l'agneau ; le loup est le temps où il ne m'est pas aisé
De monter pour mon ange un collier de splendeur
Ces bâtonnets seraient d'azur et d'herbes serait l'odeur
O, cruel amour, ma soif n'est pas d'eau apaisée

De mon cœur, un van doré pour la fille à la mèche j'ai tressé
Et de ma langue, une parole mielleuse je lui ai adressée
Laisse-moi, Clémence t'être en canicule l'imperméable
Pour t'épargner des rayons ardents du désert de sable

Verni, ô ange, serait qui partagerait ta destinée
Fille Amazigh à la beauté inégalée
Ton amour est un jardin exotique où la langue ne se tait point
Qui abonde de fleurs, regorge d'herbes, où l'on boit à même la
main.

Noyau de la vie

A quoi bon vivre si l'être n'est pas estimé à sa valeur
A quoi sert l'arbre s'il ne donne que fruit d'aigreur
A quoi rime la passion si elle est cernée de branchages
A quoi sont utiles les fils si le métier fausse les rouages

Ce que je veux, c'est qu'une même route par tous soit faite
Ce que je veux, c'est pour ma langue fonder ses assises
Ce que je veux, c'est avoir sur le cœur et la raison l'emprise
Ce que je veux, c'est voir le chasseur délogé de sa guette

Poète, détenteur de chants, purifie ta parole
Que le mot soit clair tel le rayon à douze heures pétantes
Que tes poèmes soient féconds comme la graine confiée au sol
Que ton œuvre mieux que le miel des ruches soit succulente

Je suis témoin véridique espérant que mon auditoire
Trouvera en mon écriture un remède aux avatars
Du cœur, de l'esprit et que disparaîtront les douleurs
Qu'Imazighen seront conscients de leur commun diviseur

Le gémissement est profond

La parole est crasseuse et vermoulue
La terre est roide et nauséabonde
Fou est cet égaré monde
Le chant rabâche la palabre indue
La médisance dans les vestiges assassine
La musique vaut mieux que les noyaux de dattes fondues
Azawad a mis heureusement Hawad au monde
L'état d'âme c'est du deuil qu'il est vêtu
La marche a pris la frousse comme monture
Le bâton c'est dans le ruisseau qu'il s'est plié net
La civilisation ses noces elle fête
En céraste s'est métamorphosée la fraternité
Les cœurs se sont fait des portes
Les fèves sont devenues feuilles mortes
Les postes exigent des paumes huilées
Ah ! Il existe encore des lions
Ah ! Que de peaux ils ont avalées
Assistez les hommes
Qu'ils se remettent sur pied
Ah ! Mais à qui je le répète ?

C'est le soleil que j'ai vu

Je t'adore, parole, adule-moi, offre tes signaux
Soit généreuse ; le mot, je le veux comme ossature
Baudet au sein de l'aire je suis sans nulle mouture
La meule est de ronces ; le trident est roseau
Je t'adore ô homme ; c'est toi la finalité
Tôt, j'ai entamé l'ouvrage dans le champ des chants
J'y ai moissonné tas d'épines que j'ai amassées sur l'aire
Le fagot d'ennuis, ce fardeau dépose-le à terre
La terre est jachère, ô poète mauvaises herbes arrachant
Tôt, j'ai prôné l'amour ; mon cœur hait la rivalité
Je ne dîne pas de ce chant ; sa fumée m'est cure inhalée
Je suis en plein pré du verbe où ne pousse que gazon
C'est la figue ou la grappe dont je suis friand ; je ramène
l'oignon
Que celui qui s'en contente s'en serve, d'écorce d'Argane, je
me suis régalé
Je ne songe pas à un lendemain de poisse ; c'est le soleil que
j'ai vu

La maison est arrachée

Salut
Le cœur est meurtri
De par l'ennui
Les larmes sont de trop
Tamazgha a soif, a chaud
Parmi les dunes du désert
Est toujours vivant le verbe
S'étiolant
La langue exsangue est acerbe
Les pays ont souffert
Sur la terre mieux vaut l'errance
Te voilà t'effritant
O résidence
Dans l'abîme insurmontable
Est né
Le jour délavé
Essoré et suintant
Attachez vos ceintures décampez
Voilà le chameau qui ressent
Le lion, le tigre aux aguets
Et les mouches, les fourmis innombrables
La vie ne tient à rien

Le poil du porc-épic

Alors, qu'en dis-tu ?

Si un jour est clair, un autre s'obscurcira

Alors, qu'en dis-tu ?

Si l'homme se marre, tout d'un coup il souffrira

Alors, qu'en dis-tu ?

Si untel à la raison, sitôt sa boule il perdra

Alors, qu'en dis-tu ?

Cette vie est comme le poil du porc-épic, tu le verras

Alors, qu'en dis-tu ?

Si un mec est sain, la maladie s'en suivra

Alors, qu'en dis-tu ?

Si on savoure une bouchée d'orge, la bouse on bouffera

Alors, qu'en dis-tu ?

Si l'on déguste des dattes fondues, des chiches on mâchera

Le ver est dans le sel

Le sel qui nous sert de sèche-viande a souffert
En son sein, j'ai découvert une multitude de vers
Qu'en dis-tu, homme, le couteau maniant
Ayant jeté la viande sacrifiée ; dans le navet mordant

Ce temps-ci est mystérieux et en sus effrayant
La vie est ignée ; la ruée emporte les gens
L'homme reste baba, mirettes closes, se taisant
Certains sont égarés, on les dirait témoins de lion rugissant

Or, mon cœur ne te tracasse pas fort
Pour un mec semblable à la figue blette tombée
Pour un tel dépassé qui au coin dort
Pour l'affamé affublé de haillons, au henné d'Alougoum tatoué

Abandonne l'oseille à qui en veut, délaisse les gazelles
Abandonne-lui les bobards du jour non voyant
Et entame ta parole de témoignages réels
Creuse dans la terre des sillons clairvoyants

Mauvais sort

Ne suis-je pas d'ici ? Où vais-je alors partir ?
Dés que j'approche l'espoir, il s'envole ; à quoi vais-je servir ?
Mauvais sort est l'écriture, fardeau, à qui vais-je écrire ?
Le poème d'amour ô souffrance me voici frémir

Mon être est épris de poésie qui est ma guérison
Le cœur bat le cafard, l'estomac bouffe le gazon
La frange désire la frange et la barbe son semblable
Moi, je chéris tout le monde surtout les inconsolables

Quand je dis mes poèmes, m'écoutent des entrailles
Mes émules et j'en crève ; mon cœur en sanglote
Point je ne pardonne celui qui les fils cisaille
Sur le tissage d'amour et qui abat ses potes

Pourriez-vous, Paris ou Londres, me quérir
Parmi la neige une chaude demeure et me chérir ?
Ce que l'âne forcé bouffe ; ouf ! j'ai bouffé la paille
O, liberté, des braises j'ai avalées ; je te veux sans faille

Trésors Amazighes

Bébés ô bébés
Par les mères bercées
De boules de laine auréolées
Salut ô piécettes dorées

Étoiles qui réverbèrent
Trésors berbères
Compagnes nouvelles nées
Aux petites mains tatouées

Colombes ô colombes
Filles, il vous incombe
D'entamer chants en chorale
De vous mettre du khôl et que les fanges s'étalent

De vous instruire, de trouver les lumières
De planter, d'arroser les cases potagères
Demoiselles de Tamazgha
Ainsi la flore Amazighe poussera

Lumières

La montagne t'a offert l'eau
Fleuris, vallée ; éclate en bocages
Les ronces épineuses seront aux hameaux
Clôtures et branchages
O, jardin de la roture
J'aimerais te voir prospère
Que ta flore offre de mielleux fruits
Jamais de baies amères
Si j'évoque la nature
C'est le patrimoine Amazigh
Que je tente des ténèbres secourir
Que de lassitude je pleure
J'espère que mes frères demeurent
La charpente des demeures
A l'héritage des assises
Qu'ils seront unis et forts
Quant à ceux qui de haine ont pétri
Tifinagh léguées par l'ancêtre
A l'histoire de notre patrie
Sachez qu'étrons sont ces êtres

Les marches d'amour

Sur la marche suprême trône Mandela
Goût de bouillie lors même que nous errons
Sur la seconde siègent Mammass, Tilila, Tufella
A qui succède cette langue-ci que nous pleurons

La liberté est sur la quatrième marche réclamée
Puis viennent le pauvre, l'opprimé et l'affamé
Sur la sixième marche est assis l'espoir
Suivi de deux élus : la bête sauvage et le chien du terroir

Sur la huitième résident et la flore et la terre
Y sont itou cailloux, eau, voire vie aphone
Sur la neuvième, la vérité comme le jour claire
Et enfin, bibi sur l'ultime marche : soleil qui rayonne

Mandela, Mammass, Tilila, Tufella
Langue, liberté, affamé où qu'il soit
Espoir, bête, chien, plantes, terre
Parole, vérité ; je suis sur la toute dernière

Deuxième partie

Feu

Parole populaire

Je n'ai pas pardonné à celui qui me guette des sommets
Me prenant pour un lièvre, le voilà qui vise à m'assommer
Je t'ai laissé le firmament, survole-le, que nul ne t'en prive
Aigle prédateur, je voudrais entamer mes écritures
L'ère où griffonner mes compilations arrive
Notre Histoire n'est pas aux oubliettes, il faut qu'elle perdure

Ronces, herbes épineuses, fougères qui bordez le sentier
Vous et moi, nous sommes des jumeaux suppliciés
Ane, tigre, vache, mouton
Truffes, raisin, poire, oignon
Paroles Amazighe limpide et point floue
Celui qui vous ligote, ses jougs je les dénoue

Nul n'est mon puîné, nul non plus n'est aussi côté que moi
C'est dans la parole Amazighe que je creuse des sillons droits
Espérant qu'elle soit pour la vie une parole familière
Je ne l'abandonnerai pas à la soif sicaire
La langue Amazighe ne doit compter que sur ses fils
Qui défient l'eau et le feu et qui la hissent

Le huit mars

Des quintaux de soucis sur vous je retire
O mère Amazighe ; rien ne m'arrête
Mon verbe vise les droits humains, plantes que j'étête
Picotant herbes et fleurs pour la valeur Amazighe

J'ai vécu l'interminable temps nocturne sous la veilleuse
Tout le monde s'endort ; seul avec les chiens je suis aux abois
La veillée me révèle là même où n'accèdent les doigts
La nuit est toute blanche ; elle n'est plus ténébreuse

C'est au Huit Mars ô femmes qu'aspire la parole
C'est votre journée que je rejoins, célébrée dans le monde
Je ne suis pas sous le bâillon des lois, sous terre sont ancrées
mes racines
Et j'aimerais que soient égaux tous les êtres aux diverses
origines

O nuée Amazighe, qu'il n'y en ait aucun
Qui s'affaisse en route printanière, que nul ne pleure
Ce sont les femmes que j'élève à un rang meilleur
Car je les vois aux champs, sèches comme du foin

Le mendiant

Un quidam parmi la plèbe est une risée, de plus belle il se marre

Ayant éparpillé sa progéniture de par le monde et il prétend
Avoir accompli majeur ouvrage ; or, il est plus bas que l'âne
enfantant

Les poux grouillent et le crasseux à s'épouiller se prépare

Tu quémanges, toi, père de famille ; qu'est-ce qui te prend ?
Ton cœur s'est éteint ; tes genoux plus forts que ceux du
dromadaire

Pour parvenir à préparer un repas, point tu ne t'affaires
La honte te colle bien c'est elle que tu entreprends

Le mec cossu a du fric à gogo ; tu peux lui en soutirer
Mais sache qu'une main nulle à l'ouvrage est une risée
C'est le mendiant que j'évoque ; c'est lui qui est visé
Par les vocables du poème, vivant ou s'étant retiré

Amazigh est un homme libre, dis-moi ce qui te prend
Tu es plus vil que les chiens couchés à même l'immondice
Les hommes prennent en charge des familles ; ton ventre est
ton indice

Seul le temps peut créer avec le cœur un différend

La conscience nous guide

C'est au lion ô forêt que je voudrais adresser la parole
Qu'il ne se cache pas, rien qu'un mot il faut que je le lui dise
Mot véridique, inamovible, depuis que le sol est sol
C'est là où sont lésés nos droits que cette parole-ci vise

Je suis le flambeau de la foule d'où jaillissent les lueurs
La conscience nous guide, nous, « ignorants » ? Cessez de dire !
Des piliers de la vie et du droit, qui n'en est plus connaisseur ?
La langue Amazighe, les portes, nous voulons les lui ouvrir

La graine est perdue dans la roche, la voici d'épines fleurir
Notre langue est grabataire, elle agonise, la voici gémir
O soleil couchant nous désirons que tu restes parmi nous
Mais si tu décides de te coucher, au moins la pleine lune
envoie-nous

Que celui qui souhaite vivre dignement tue en lui la peur
Chapeau à certains qui donnent d'eux-mêmes le meilleur
Revalorisant Tamazight et pour les droits sont restaurateurs

Blessure

S'étoile le visage que j'espère prospère et à qui j'ai souhaité
De beaux jours à passer dans la vie s'il est capable
De se lier d'amitié avec l'espoir et pour ses droits lutter
On dirait ô visage que sur ton chemin te guette un tigre
inévitable

La plaie laisse ses séquelles aux tréfonds
De mon cœur fragile ; mais les mots me satisfont
Mon pays est un jardin exotique où j'avale de la terre
Mêlée à des touffes d'herbe dont l'épine m'ulcère

O homme à la racine coupée, oses-tu encore à la vie aspirer ?
Quand les filons phréatiques de Tamazgha sont mirages à sec
O arganier sobre et patient, ne t'avons-nous pas tant déploré ?
O femme Amazighe, acceptes-tu d'être comme un tas de foin
sec

J'ai saisi que l'homme rampe sur son ventre qui le dirige
Pourvu qu'il y ait la ratatouille de jour comme de nuit
L'amour est rare ; ne survivent que le loup et la brebis
Et le poète qui sanglote en larmes sur un tas de vestiges

Anfa est une rivière; Tafraout le laurier rose

Celui qui quitte la montagne, si d'un pied les plaines atteint
L'autre pied vit chez lui au bercail il se maintient
Anfa est une rivière, péril de celui qui ne se rappelle
Que Tafraout est laurier rose ancrée ainsi est-elle

Souvenez-vous que jour après jour la montagne pleure
Les larmes déversées sont pour un fils qui encore existe
Qu'il revienne à elle où il rejoint ceux qui en ont gros sur le
cœur
La nostalgie enflamme le cœur de passion, compagnon
désiste

Il n'est point pardonné celui qui a oublié la terre de son bas
âge
La langue si elle est amputée, même s'il a plein d'oseille
Son fric est vain et l'errance est sans prix pareille
S'il passe l'arme à gauche, sa tombe n'aura pas de
branchages

Forêt, à l'ombre de l'arganier j'ai trouvé ma cure
Je suis si proche de la montagne où j'irrigue la nature
La rivière, je l'ai tentée en chant ; c'est invraisemblable
Que les flots emportent sur une terre généreuse mes
semblables

Esclaves, le chemin est clair

L'ustensile nous rassemble à table nous sommes armés
Si le buffet est distant, nous nous évertuons à traverser
Plaines, à escalader monts et à emballer
Des victuailles : os et miches, après nous êtes régelés

C'est à l'aube que traite de la vie des serfs
Le barde qui demeure même par dédain d'être homme
Homme que les entrailles font taire, que le branchage enterre
C'est la peine qui lui sied, à tourner la meule il se conforme

Fouiner dans l'Histoire est la science que je veux asseoir
Car je voudrais me réchauffer au feu du savoir
Et j'aimerais que le sentier Amazigh ne soit pas sinueux
Mille fois j'ai rétorqué « de rien » à mille « merci » insoucieux

Je préfère ma liberté au festin et aux bourses à fric
J'avalerai pour elle des braises qui me paraissent pluie oblique
Je suis descendant d'Oukarim, le parfum est mon repère
Esclaves, le chemin est clair ; mais, vous ne le voyez guère

La lutte contre le temps

Moi, je désire vivre ; que meure qui veut mourir
Le temps règne sur la raison ; le genou, il a pu affaiblir
Bande de poltrons, oh, mauvaise graine
Amène-toi ère de rien que je t'offre l'épine
Mes compliments pour ta fosse si tu es amène

Moi, je désire vivre ; que périsse qui veut périr
Jusqu'à ce qu'on assiste au vainqueur ô temps
Seul dans la jungle ; nuée, je te vois t'enfuir
Je ne crains pas le lion ; par contre, je l'appelle
Toi qui me ressembles, que Dieu te Bénisse

Moi, je désire vivre ; que trépasse qui veut crever
Aliéné je suis pour toi qui ne vis que pour les entrailles
Les cœurs sont de fer, la forge en ruine tombe
La bête surpasse la mèche ; le pigeon la palombe
Moi, j'ai leurré le temps par passion pas de représailles

Moi, je désire vivre ; que meure qui veut mourir

Plante à épines

C'est en ma terre que je pousse ; que me veux-tu toi qui avances

Que je ne génère guère de graines, que je n'ai que l'épine ?
C'est la roche où elle atteint l'eau que pénètre ma racine
Qu'as-tu perdu « énorme patte », est-ce de l'aisance ?

Je suis une plante épineuse ; qu'est-ce qui t'amène à moi ?
Je ne suis pas dans ton foyer ; éloigne-toi de moi !
La montagne, patrie de senteurs, point je ne l'échangerai
C'est toi qui es l'intrus ; ma montagne, point je ne la quitterai

Ma graine, je l'ai confiée au vent qui passe au printemps
En primeur, il ne l'abandonne pas soit-elle charançonnée ou broyée
Tu n'es qu'un cinglé, toi qui me guettes aux coins, terré
Ce n'est pas contre l'homme que je m'insurge ; mais contre le mauvais temps

O rêve espiègle, cesse de me montrer
Des peurs nocturnes ; ne me pique plus mon sommeil
Englouti par les plaines où je soulève un cri non pareil
O poème, la plante épineuse n'est que prétexte au texte vénéré

Les monts de l'errance

Le grenier blanc, Agadir est par les maçons érigé
Prospère et solide car des frères s'y sont entraidés
Dadda Muh, son « Agadir » nous a légué
De ses ouvrages, il était l'aîné

Ton « Agouchich » a reverdi de feuillage
Mais certains l'ont abattu et scié en planches à portes
Abjurant sur les langues la vérité qu'il rapporte
On dirait des porcs-épics qui de fèves font ravage

C'est à Azrowadou qu'une fleur vint au monde
Et ce fut à Paris que son parfum fut senti
Tige couronnée de graines fécondes
Or certains exigent qu'elle se plie

O « oiseau bleu » de mon foie
Repose- toi en ta tombe et laisse-moi
Te relayer au fardeau de notre errance
Jusqu'au jour où aura son prix notre existence

Cœur désobéissant

Mère, ô mère, mieux vaut ne pas venir au monde
Pour n'être qu'un errant, me voici qui vagabonde
J'aime tout un chacun ; mais, il est rare qu'on aime
Or, l'amour de Dieu parmi franges et barbes je le sème

Il n'y a plus que bave, parole oiseuse et l'œil qui tire ses balles
Dans la cuisine au cœur du brasier je suis sans suie maculé
Si je tente de marcher, je crains un piège ; je ne suis pas ailé
Pour m'envoler au firmament ; la vie sur terre s'avère infernale

Les pleurs escortent la naissance, de même les larmes le
trépas au retour
Souffrances j'ai récoltées de ma vie de troubadour
Forêt éloigne tes fauves ; ce sont les gazelles dont je suis
avide
Même à bout de forces j'aide un aveugle et le guide

Si je me tais, l'on me châtie ; de même quand j'ose piper mot
De pain je ne vis pas la liberté geint à travers mes mots
Le populace a appris le Mal et c'est du Mal qu'elle s'est armée
Or, mon cœur a juré être brave à tout jamais

Les mouches

Que diable Baygon veut-il des mouches qu'il étripe ?
Est-ce pour que ces pauvres bestioles ne soient pas témoins
De la vie aisée en butinant sur un tas de tripes ?
Que ne se cassent les fils de la vie ; de la vie prenez soin !

Le trou d'Ozone, ce n'est pas à cause des mouches à foison
Qu'il est béant ; c'est dû au sensé boiteux qu'est l'homme
Qui a tué ses semblables, qui n'a pas épargné un pinçon
Les mouches et les ânes valent mieux que la tête noire de
l'homme

Tu prétends que les abeilles sont mieux que les mouches ;
c'est le miel
Qui parle ; voleur en fumée ignorant dards et fiel
Elle n'est pas ingénue cette vérité qui t'est adressée
Or, le poète est maboul en apostrophant l'entêté

Mouches, commune fraternité ; mais, à qui je passe le fil ?
O fourmis, plantes, pierres, j'irai périr au loin
Pupilles, ô vous jeunes espoirs, soyez les témoins
Du droit à la vie digne, libérez les âmes serviles

Paix dans les vers

Rivale de tuerie est parole sans médisance
Vocable poétique où j'adresse l'éloge aux gazelles
Point je ne pardonne vil homme et gouvernant cruel
Mon cri pour Lounès retentit à distance

Pas de pardon aux tyrans tirant sur les oiseaux par nécessité
Au premier regard, je vois que notre ère est atteinte de cécité
Il y a même certaines gens qui sont devenues des boas
L'arbre cache la forêt que j'indique du doigt

Le poète ne s'affaîssera jamais ô Lounès
De vérité pour les siens, il est porte-parole
C'est ta tombe qu'il colporte sur son épaule
Témoignage de ta survie malgré ta mort ô Lounès

La musique et la poésie Amazighes sont endeuillées
Le métier à tisser a dévié et les fils se sont éparpillés
Que tes frères prennent la relève où qu'ils meurent
Lounès, bel oiseau, dans les poèmes à jamais demeure

Errance qui perdure

L'errance en ma terre à quand cesserons- nous de traîner le pas
Et emprunter aux langues jusqu'au moment du trépas ?
Les invités m'ont cassé, trituré ; de frousse je tremble
Que la force me fasse défaut quand la nuée se rassemble
Ce fut la langue de Dad que j'ai, encore gamin, récitée
Et j'en ai usé d'autres et l'on m'a vivement félicité
De n'avoir pour nul souci qu'une panse à relever
Dans une vie où le pain prend le dessus sur toute corvée
Certains se sont régalez de gazelles ; moi, la palombe j'ai bouffée
Pauvre de moi, le temps des labeurs est révolu et je n'ai pas semé
Pire encore, je n'ai pas un rond et plus du tout de force
Bravo, à vous forgerons qui vous vous affairez encore à la forge
Battez fort le fer chaud, de bûches le feu ravivez
Revenez ô vous que j'appelle ; chemin rebroussez
N'est plus dément que celui qui de nos jours demeure ignorant
Mon cri, je l'ai lancé tout simplement au temps

Doux nom

Mammas, fille berbère
Issue de notre terre
De la beauté du monde
C'est toi qui en abonde
J'aimerais t'être partenaire
De la vie jusqu'au cimetière
De toute les fleurs, tu es l'auréole
Trônant à même le sol
Plus suave que du miel au bol
Tu as éméché la passion en l'allumant
Et du flambeau tu guides l'amant
Oh !Soleil de midi
Exquise parole de tout ce qui se dit
Comment osent t'oublier
En leurs chants les paroliers
Au sein de l'aire des bardes ?

Indépendance

Le chien n'aboie plus, là où il grignote, au foyer
C'est après l'ombre de son maître qu'il tente d'aboyer
aujourd'hui
Du son essoré, il en a ras-le-bol, las aux frontières de
chamailler
De son esclavage, il est conscient ; c'est sûr qu'il est inouï

Le chien mordille dans la corde effilochée espérant la dénouer
S'il y laisse ses crocs, ce sera le prix de sa délivrance
Sachant qu'une fois libéré ; il n'aura plus d'appartenance
Que les bandits pillent son maître ou qu'il soit même zigouillé

« Le chien mérite d'être châtié ayant pris la clé des champs
Je l'entends au loin se lamenter aux abois tout méchants
La faim, à mes yeux, vers l'enclos le ramènera
Ainsi, plus ferme qu'avant, on l'attachera »
Parole du maître

« Assez de ce pain nu ; plus jamais de tiques ; je suis las
D'être ligoté en cette chienne de vie, mieux vaudrait errer
Et parcourir le monde que l'esclavage au foyer
Désormais, je suis mon propre maître, je ne reviendrai pas »
Parole du chien

Voyage

Toi qui es poète, si tu composes, écris du cœur
L'antidote de la rixe, c'est l'amour, c'est le salut
Aède, si ta langue est de vipère, elle ne se rincera plus
Mets-toi bien en tête qu'à l'aire tu seras un intrus, chanteur

Toi qui es poète, pardonne à ton cœur sa sélection
Ne lui interdis jamais sa prédilection
Poète, dévie les rigoles vers le passé éteint
Sache que l'ancêtre a soif, sache qu'il se plaint

Toi qui es poète, ne vise jamais le tonnerre
L'émule de la passion est dans le faux rouage
Toi qui es poète, butine sur les fleurs comme l'abeille

Toi qui es poète, je sais qu'il faut plier bagages
Sous terre, certitude sans nul ombrage
Toi qui es poète, ton orge nécessite pilonnage
Le péril des poèmes est dans un poisseux voyage

Le compagnon

O compagnon ô compagnon
Voici le van doré s'il vaut mieux que mon cœur
O compagnon ô compagnon
Voici des pièces en or si elles valent mieux que ma mirette
O compagnon ô compagnon
Voici la passion suave qui vaut mieux que ton oseille
O compagnon ô compagnon
Voici le lopin en florescence qui vaut mieux que ta gourmette
O compagnon ô compagnon
Voici une parole douce qui vaut mieux qu'une oiseuse palabre
O compagnon ô compagnon
Voici la fleur odorante qui n'a pas d'épines
O compagnon ô compagnon
Voici le sel d'amour goûté dans ton regard
O compagnon ô compagnon
Voici ses indices apparents sur ta langue
O compagnon ô compagnon
Voici mon cadeau emballant mon âme
O compagnon ô compagnon
Me voici parti te léguant chagrin et mes jours

L'aire des mensonges

Je ne vois pas de meule sur l'aire ; rien ne dévoile
Les labeurs annuels ; on n'a pas de tas relevé
La parole déviée a été élevée sans nul trident levé
Par la canaille toute crottée ; mais avec le nez aux étoiles

Le divorce avec l'ère s'impose ; à la foule compagnie je fausse
Poème, toi et moi pour escalader les monts l'on se chausse
O écho, prête l'oreille fine au témoignage du printemps

Je suis las de partager la vie avec vous ô mille mensonges
Les dattes succulentes sont cédées ; moi, des chiches j'ai
mâchées
Autrui s'est fixé demeure et moi les chemins je longe
Pour de vrai à qui veuille entendre, mon cœur a lâché

Tué de cent cloques, pourriez-vous me dire
S'il viendra le jour où mes Tifinagh j'écirai ?
J'ai flairé le mensonge sans pourtant pleurer
Il n'est point moindre l'ennui ; des jous je suis las à en mourir

Grand-père

« Aghwrab » n'est pas « Jidar », « Khubz » est différent d'« Aghrum »

Je veux lutter pour la langue Amazighe, emprunter n'est pas assez

Alors, qu'avons-nous en commun ô langue de Dad avec toi?

Soleil, tu es pour tous ; lève-toi ou couche-toi

Juba, Kahina, Massinissa, Jugerten

Imazighen, cette époque a volé vos descendants

Les militants pour les droits ne sont qu'une poignée

Tifinagh sont enterrées par Dad ; nous sommes muets

La terre est devenue forêt et l'homme animal

Dad a allumé au foyer un bon feu de palabre

L'affront aux arganiers sera payé par les voleurs

Femmes, enfants, voici les hommes qui se lèvent

Le Rif n'enfante pas que pierraille et kif

Est-ce pour nous avoir péroré que ce bâtonnet est « Alif »

Que la mouche passe dans l'entonnoir et les moustiques dans la soupe

Et vous voulez que nous oublions grand-père Abdelkarim

La montagne, la flore et la plaine sont des connaissances de grand-père

Le genou flétri de trouille ; le temps s'arrête sec

La terre tremble ; les mots de Tifinagh y coulent

La montagne où a galopé le résistant, le colon l'a désertée forcé

Grand-père a cru libérer la patrie et défait les nœuds aux Imazighen

Homme si tu es témoin historique où est donc

La page d'Abdelkarim et la Bataille d'Anoual ?

On t'a déporté vers Madagascar, enterré à Siouah

Les dalles d'Egypte t'ont enseveli, ô nous sommes agneaux
Grand-père, je suis poète ; j'ai composé des poèmes
Pour ne pas t'oublier en guerre ou durant la paix
Je suis un fils singulier voyant dans le clair-obscur
Aurai-je mes fèves et mes feuilles, sinon dix doigts en poignée
Priant le Tout Puissant car pour les droits je suis ligoté, grillé
Je suis victime d'amour, les droits valent mieux que le pain

Cœurs brûlés

C'est l'amour impitoyable qui a brûlé le cœur qui pleure
Lui qui bat, le pauvre, pour sa mie qui fait la sourde oreille
Il est semblable à l'oiseau blessé qui geint de douleur
Celle qu'il adore éperdument ne s'avise guère du feu où il se grille

O cœurs brûlés tel le mien, le remède je l'ai découvert
C'est une fleur qu'il faut pleurer et non une quelconque fougère

Les plateaux où je pèse et frange et barbe je les veux égales
Que la femme soit l'égale de l'homme et non sa rivale
Les larmes coulent en rigoles sur le visage qu'elles dévorent

Or, le pleureur est méprisé même s'il survit

S'il lui manque son amant, il pleurniche et gémit

Il demeure désœuvré ; le nom de l'amant il pérore

Même si nous sommes des sosies en amour il ne faut pas répéter

Que nous sommes de vrais jumeaux ; moi, je suis réputé entêté

Ma passion c'est l'alphabet qui ose l'épine défier

Certains pleurent les mensonges auxquels ils sont liés

J'ai tué l'âme avec la poésie guerre ou paix peu m'importe

Je suis dénoncé aux mirages, l'errance sans retour m'emporte

J'ai leurré le temps ; je désire la bonne graine d'amour planter

Je coule ; je suis la rivière des Imazighen la vérité j'ai enfantée

Salut Tamazight ô partie de l'alphabet Tifinagh

A midi, tu as ô bled concocté tes potions de sortilèges

Parole de l'orgueil, tu l'as assénée de taloches

La terre des lisières je l'ai vue refuser tes rigoles

Chasseur de mouches

Voire le soleil est de retour de la longueur des chemins
Le laiteron est mieux que la ronce à l'époque des larbins
Pré, je quitte la rue et côtoie les flammes ardentes
Asthme, voici le hibou hululer, la fin du cœur est imminente

Encore une fois, arbres je vous plaindrai du cœur
Je pleure la boue ; voici les plantes qui se meurent
C'est la fin que je vise ; mais, on m'a tué avant d'atteindre le
sommet
Prénom, je me presse dans le brasier pour t'épargner

J'ai goûté la longue nuit de la langue et des crocs
J'ai broyé ma langue de filets, va, elle est brimée d'os
J'ai guetté un œuf de l'intellect révélé foutu
Je l'ai instruit pour qu'il ne peine pas et de mon boubou vêtu

Bois, éteins les flambeaux ardents de la soif des aires
Attable-toi, vide les sacs noirs, le cul déploie-lui la paillasse
Souss est vidé, essuyé ; de plus il colporte les chaos de l'Atlas
Pardonne à l'espiègle en rut car la langue est de vipère

Ma montagne

La montagne et moi, nous nous connaissons ; les collines je
salue

De ses palmiers, des vans par passion j'ai tressés
En ses gradins, j'ai savouré des grappes du cru
C'est en elle que je naquis et j'aimerais y être enterré

Montagne, ô patrie paisible combien ta vie est joviale
Parmi toutes les plaines, je ne trouverai pas ton égale
Rochers, galets, cailloux, je vous ai par minutie scrutés
Espérant que vous gardez les traces de ceux que je n'ai pas
oubliés

Bractée d'épi tu es ô reproche émis par les anciens
Hic obstruant ma gorge quand je serai aux mêmes tuteur
Ne leur ayant pas inculqué l'Histoire les émules seront railleurs
Pauvre de moi qui suis pourtant d'ici et qui suis même témoin

O mer de la langue, je suis un poison vivant des mots
O arbre de la forêt, je suis un aigle ayant bâti mes repaires
C'est le « Z » des aïeux que j'ai sculpté dans les rameaux
Ma parole dans les poèmes peut tous les sortilèges défaire
 Ma montagne, puisse en ton sein perdurer
 Ma vie, heureuse et prospère ; qu'elle ne soit pas
endurée

Doute

Le doute et l'inadvertance accouplés enfantent le vertige
La raison rampe et la parole aux enclos tâtonne
A même les épines le poète se débat du joug qui l'emprisonne
Aux sommets trône l'espoir, vers les pitons il se dirige

Les lieux que tu piétines, je te vois qui ne frémis point
Pauvre de moi, espiègle rêveur éveillé
Ma parole ô folle ; mon œil ô témoin
Visez votre Histoire ; votre identité choyez

Si la plume que je prends fond, de mon sang je profère
Que je suis détenu, ligoté sans pouvoir aller voir
Tamazgha ma terre patiente ornée de Tifinagh
Pour y établir le droit et les chaînes y défaire

Que survive le doute et sachant que ne m'entendent
Mes frères ; je ne puis me taire pour eux où qu'ils habitent
Je les élirai eux qui ne sont pas mesquins ; mon cœur les
abrite
Ainsi que la parole, la terre, les plantes point ne se lamentent

L'enclume, Imazighen, le marteau

Ala layla lalad aylala lala lali
Albensir est témoin sur ce fait l'on s'accorde
Que Dieu l'Ait, empan sous terre, en Sa Sainte Miséricorde
Voici venu dans les cassettes le tour de la canaille
Au bout de chaque semaine, l'âne brait quêtant sa paille

Ala layla lalad aylala lala lali
Amazigh ô Amazigh, si tu veux être, sois
Ta valeur est dans tes droits, lutte et magne-toi
Peuple libre, sache que ce genre de naissance
De tes morts-vivants de rejetons me fait pleurer de souffrance

Ala layla lalad aylala lala lali
C'est sur l'enclume qu'est battu le droit Amazigh du marteau
Aidez-moi, Imazighen avec tout ce que vous pouvez
L'emprunt aux autres langues, je l'ai désapprouvé
Ce sont les droits que j'exige, patient tel le chameau

Ala layla lalad aylala lala lali
Tamazgha, belle demeure, de Tifinagh parée
Tamazight, langue des ancêtres de toi je ne me suis pas
séparé
Pour la liberté et les droits ma lutte ne cessera pas
Amazigh, je le suis jusqu'à la moelle, je ne le cache pas

L'homme comme l'arganier

Le poète n'a pas bâti de grenier avec des défenses d'éléphant
C'est avec le peuple qu'il partage le mortier, lève la tête ;
hautain
Il abonde de fruits, courbé, cassé sous le poids ; pas grand
Épuisé, malmené, las d'ennuis et déteint

Du sans nourriture, du sans fringues, du sans droit
Le poète rapporte la parole comme des sillons droits
Les vers sur la langue sont si doux mais il en est désolé
Ne pouvant pas secourir d'une gorgée d'eau l'assoiffé

O fleur toute blanche, je ne parle pas de toi
O cœur, je ne compte pas sur toi
Mais, ô fond du puits, je descends vers toi

L'homme qui est patient et qui est brave
Qui offre son âme à la liberté et l'entrave
Est semblable à l'arganier en résistant
A autrui qui veut sa mort ou son étêtement

La larme des cœurs

Je n'ai pas écrit mais enfanté et de douleurs je suis meurtri
Je berce le bébé de la langue qui est de Tifinagh vêtu
Je n'ai pas mangé ma poule et non plus de bouillon bu
Le faitout est vide, ses cailloux mon âme ont pétrie

Je suis une femme, quand je mets bas un môme on lui répète
« Demande à ton père de te prénommer Sawsan ou Anas »
Le bercail ô Imazighen ne veut plus de Mammas
Jugerten, prénom défunt que tu m'inquiètes !

La glumelle s'enfonce dans la plaie par une main étrangère
Le foie rouspète à tue-tête contre un état inéquitable
Tu es Amazigh et non pas fumier rejeté par la terre
Ta langue est tranchée par l'intrus, tu n'as plus de vocables

Amazigh, où est notre télé ? Ton programme est bafoué
Ta langue est hors des livres, la pauvre a trépassé
Il ne reste que quelques mots de musique que j'ai jouée
« Amazighise -toi », lève la tête, Amazigh d'en bas nous avons
traîné

Le hérisson

Siècle du hérisson, héros des contes, c'est pour te
commémorer
Que je vais t'écrire sur papier au cas où t'oublieraient
Les mômes de cette génération car ton signe s'effacerait
Il va donc falloir te révéler car les jours passeraient

Sachez que le hérisson est pour Imazighen dans la fable
L'animal le plus futé qui en a fait voir au lion imbattable
Nul n'a échappé à ses farces, à les reconnaître l'on est vexé
Ce sont ses contes sur la langue des ancêtres qui m'ont
vacciné

Mais le hérisson de nos jours n'est plus d'épines hérissé
Son conte est fade et non plus prisé
Le hérisson est mort dans les récits quand allez-vous décider
De le ranimer et rappeler la sagesse des aïeux décédés ?

Amazigh, arme-toi de la langue et de ton passé
Le hérisson n'est qu'un exemple parmi mille motifs
Je vois déjà ta tombe qui est du doigt montrée
Mais la nuée doit atteindre son objectif

Choix / Election

Déviez l'eau des rigoles, la case est trop irriguée
Le manège que vous engagez n'est pas du tout apprécié
Il ne comporte aucune vérité ; je le vois déserté
Votre parole, je l'ai reconnue ; elle a lâché
Ravalez-la en vos entrailles qu'elle mûrisse, attendez
 Le temps a besoin du suffrage
 Le genou a besoin d'étirage
 La semence a besoin de bornage
Pas ô pas que pourchasse un couteau
A quoi me sert le salut qui laisse pendre les boyaux ?
Les plaies ont atteint mon cœur en lambeaux
Je suis un fou qui suis las d'arroser du sable en coteau
D'où j'attends la récolte et le bois du réchaud
 Le temps a besoin du suffrage
 Le genou a besoin d'étirage
 La semence a besoin de bornage
Si j'use de raison, la parole facile s'obtient
Si je me sers de passion, le cœur frais devient
Si la parole est déplacée me hue l'auditeur
Mais si elle impeccable, les franges émettent les you-you
O poète garde ton rang de vérité, point ne soit déserteur

Mes frères dans la souffrance

Mes frères dans la souffrance ne pleurez pas du tout
Cet état déplorable dans lequel vous végétez
Poison pour les beaux yeux de Tamazgha je vais ingurgiter
Fraternité, ô Imazighen m'entendez-vous ?

Il faut que le rayon des Imazighen s'élève aux cieux
Que ceux-là se soient détrompés de l'invité qui se moque
Que le renard et le loup soient délogés des lieux
Que le pied enfin se repose de l'errance et des cloques

Ma bouche est de feu forgée et ma main faite de glace
Car l'on me tabasse d'un gourdin rustre de jujubier
Et je cherche en toi protection ô grenier fortifié
Que le temps qui s'amène reste ; je ne veux pas qu'il passe

Qu'il ne s'en aille point, j'espère y émettre des lumières
Je ne suis l'aîné de personne et je ne suis pas non plus ailé
O, Amazigh, que ton droit ne soit pas piétiné
Sinon, invoquons Dieu à poignées ouvertes en prière

Troisième partie

Cendre

Certains sont mieux que d'autres

Une poignée d'abeilles vaut mieux qu'un sac de mouches

Mieux vaut s'entraider que s'éparpiller à la tâche

« Mieux vaut un dîner chic qu'une médisance », parole d'Archach

« Mieux vaut celui qu'on aide, à dit l'ancêtre, que celui pour qui l'on prie »

« Mieux vaut prendre ses jambes au cou, a dit Mao, que d'être par le feu pris »

Le vocable impeccable du poème vaut mieux que les tirs de balles

La bouillie vaut mieux que la chair de gazelle quand on crève la dalle

Mieux vaut porter les cinq doigts à la bouche si l'on n'est pas disert

Mieux vaut rester paralytique si l'on marche pas droit sur terre

Mieux vaut que j'écoute l'oiseau au lieu d'ouïr vocables vains

Mieux vaut que j'écoute les gosses ou alors un zinzin

Mieux vaut côtoyer le roi de la faune ou encore le céraste

Pour moi, rien n'équivaut le poème où naît l'idée féconde

Elle est de loin meilleure que la ruée de par le monde

Non au suicide

Non, elle n'est pas pessimiste la pensée des bardes
Ceux-ci s'évertuent et fouillent en vue d'une vie d'aisance
Ils n'aspirent qu'à ce que les hommes soient d'avant-garde
Afin que les femmes s'émancipent et que les mômes
s'épargnent des souffrances

Non au suicide ; je veux vivre cent ans
Je voudrais que les hommes s'unissent en un commun
printemps
Que les maux aient un remède du cancer à la toux
Que nous vivions en beauté, nous en couvrions, nous y
étalions itou

Rochers, grottes, poèmes ô temps nous les voulons
Pain nu d'orge ou errance sur les monts
Parmi les plaines ou dans le sable ardent
Ils ne nous attachent pas et ne gardent pas pour nous une
dent

Comment oses-tu ô homme occire l'âme
De ton semblable lésé d'amour assoiffé sans eau
Avec des noyaux de dattes il allonge parmi les vestiges des
jours infâmes

Le refrain et moi

Le refrain et moi

Notre valeur est en baisse, que personne ne nous déplore

Le refrain et moi

Dans l'aire du chant rien ne demeure qu'on pérore

Le refrain et moi

Engloutis par les cassettes, personne ne nous écoute plus

Le refrain et moi

Piégés par la danse du ventre qui nous a tiré dessus

Le refrain et moi

Dans le gémissement de la parole Amazigh, personne ne nous évoque

Le refrain et moi

Nous sommes deux orphelins parmi la suie de l'époque

Le refrain et moi

O temps sans âme où allons-nous te jeter ?

Le refrain et moi

Nous avons tenté le suicide, aucun ne va nous regretter

Le refrain et moi

Nous allons nous reposer des chants, des maux et des larmes versées

Qu'ai-je trouvé ?

Que m'arrive-t-il ? Le cœur a pieds et mains ; le salut il
adresse

A mon émule qui me tire dessus et qui souhaite ma mort
Que m'arrive-t-il? J'ai oublié la ruade et pardonné à l'âne le tort
Le voilà qui s'étire, qui brait ; le dos je le lui engraisse

Que m'arrive-t-il ? Le fardeau pèse ; ta chute allège le fagot
J'ai arrêté le moulin qui broyait ayant des céréales à gogo
Je ne t'épierrai pas ô orge, je ne t'épurai point
Une poignée de son, j'en ai si le chien a faim

Que m'arrive-t-il ? Les grands maux me retrouvent au pif
La blessure m'attend là où le pied n'est point craintif
Je suis tout près de la source ; or, assoiffé je meurs
Je survis dans les chants Amazigh et la parole qui demeure

Que m'arrive-t-il ? Ma chanson est dirait-on un fade toc
Ma langue choit au cœur du brasier, rôtie en cloques
Succulente telle une bulbe est la coloquinte du malabar
Certains craignent la disette ; moi, je pleure les chevaux rares

Nous sommes semblables

Je ne suis pas Narcisse qui vit son ombre reflétée par l'eau
Mon visage ressemble aux autres, nous avons une même
âme

Je ne suis pas Néron qui mit Rome en flammes
Aux cœurs assoiffés calcinés, j'ai indiqué les ruisseaux

Vous et moi, nous ne formons qu'un ; les visages différent
Je suis un troubadour, le chant vaut mieux que les bourses
à sous

L'or et l'argent : saleté, je l'ai abandonnée aux poux
Accompagnés, pourtant seuls, nous errons en routards
Le poète est témoin qui a élu Tifinagh

Vous et moi, nous ne formons qu'un ; oubliez les bobards
De la terre, de la langue, de l'identité, nous devons nous
toquer

« Le blé ne vous élève guère », parole de toqué
Je ne vous rapporte nulle lumière ; veuillez le poète acquitter
Lui qui n'est qu'un bambin bâtissant sur l'aire la vérité

Vous et moi, nous ne formons qu'un ; nous nous ignorons
car le chemin est obscur

Je ne fais que passer

Je ne suis pas bête ; la raison me fait face
Le poète que je suis tresse en fils l'amour
J'ai embrassé le monde et tout ce qui est sans recours
A aimer untel favori ; si je tue untel, je perdrai face

Bats ô cœur si tu as un amant qui te vénère
Chéris-le, cet égaré qui s'ignore éphémère
Je ne trouve que l'amour remède à qui sait rester
Altruiste comme moi sans vouloir untel écarter

Le jour évanescant ou plutôt ce fou passant que l'on
pardonne
Celui qui prétend que demain pour sûr il verra le lever
Or, c'est le temps qui perdure ; l'homme lui doit crever
L'âme ne s'en ira pas seule ; elle jure qu'elle me talonne

La terre que je foule n'est pas mienne ; je la quitterai
La parole que je pipe n'est pas mienne, je l'oublierai
Je ne suis qu'un passager vivant, je m'en irai
Je ne suis qu'un esclave de Dieu, droit point je ne dévierai

Il saura... ; mais....

C'est le fard que prisent les gens, le fric ou les mensonges
Ma foi, l'abîme où le chemin entraîne le pas, j'y songe
Et me resserre le gosier en périple l'indigeste bouchée d'orge
Je suis à court de gorgée d'eau pour déboucher ma gorge

La foule saura ma soif étancher
Après mon trépas pour la parole et les droits arrachés
L'arganier est mon âme sœur, enfant coriace
Hommes, les têtes diffèrent ; les pieds laissent les mêmes traces

Peuple, ta route n'est pas des ténèbres faite
C'est le cœur qui est plutôt noir mieux vaut côtoyer un tigre
Forêt, demeure de paix où me chérissent les bêtes
Descendants d'Adam, mon cœur les adore ; or, ils me dénigrent

Le compagnon saura enfin la valeur de son amant
Or, s'il déguste le miel, il doit s'attendre à la nausée
Miel, tu n'es que métaphore ; les mouches se sont posées
Sur la bouche qui prône passion et vérité aux servants

Où est-ce ... ? Où est-ce ... ?

Le flanc de mémé est si singulier, pourvoyeur de douceurs
Généreux envers les mêmes friands et butineurs
Je pleure les jours d'antan qui jamais ne se délient
De toi ô ma vie ; je n'oublierai jamais le grigri

Le pan, le liseré, la ceinture que couronne le voile
La taille, la parure, la frange, la patte de perdrix
Bonne graine et beauté que la porte voile
En ces temps qui courent, fille, tu fais baisser ton prix

Où est la frange ô Mamans, où sont les chants ?
Où est le fagot de bûches, le puisage ; où est le lyrisme ?
Où est la corvée du ménage ; où sont les vans ?
O télé, tu fais veiller les gens par tant de crétinisme!

L'amende durant la vigilance les escrocs elle rabattait
Présentement, les benjamins prétendent surpasser leurs
aînés
Et le comble vient quand on est battu par une poignée de
farine
O vie, tu risques de t'enténébrer, quand tu t'enlumines

FIN



Farid Mohamed Zalhoud est né en 1959 à Aday, Tafraout, Maroc. Il enseigne la langue française, est poète, peintre et sculpteur. Il a obtenu trois prix littéraires. En 1997, il a reçu le prix Saïd Sifaw. En 2000, il obtient le prix du jeune créateur du Grand prix international Abdelkrim Khattabi, en 2001, le prix Tamaynut. Il a composé une trilogie poétique en amazigh intitulée : Imerruyen, takad, ighd (Étincelles, feu, cendres, en attente d'édition). Parole de paria

est son premier recueil en français.

Blog de l'auteur: <http://amedyazamazigh.blog2b.net/>